

LA VIE EN FAMILLE

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

(Nouvelle édition)



Éditions Saint-Remi

– 2008 –

PREMIÈRE LETTRE
MATHILDE DUCHATENEL
A ARMELLE DE GRANDVILLIER

La Bruyère.

Ma promenade de ce matin a été interrompue par une ondée, ma chère Armelle.

Ce contretemps ne m'a pas été désagréable.

Le ciel s'est fait d'airain depuis quelque temps ; tout languissait et souffrait dans la campagne, et on commençait à se demander avec une certaine inquiétude : — Eh bien, il ne pleuvra donc plus ?

Il a plu, les plantes se sont redressées, l'herbe a verdi ; dans notre cour, il y a de petites flaques d'eau où les poules et les oiseaux s'abreuvent. Mais la terre est altérée, et elle les absorbe peu à peu. Tout à l'heure il y en avait vingt, il n'en reste plus qu'une qui diminue rapidement. En ce moment il y a, autour de cet abreuvoir en miniature, une multitude de petits pieds roses. Ce sont nos pigeons. Ils se hâtent d'y plonger leur bec avec de légers soulèvements d'ailes qui témoignent du plaisir qu'ils éprouvent.

Sans cette pluie bienfaisante, je ne t'aurais peut-être pas encore écrit. D'abord, je me promenais, puis je ne pouvais échapper à Édith. La chère enfant est si enchantée de cette grande sœur qu'elle avait parfaitement oubliée, que depuis mon arrivée elle est devenue mon ombre. Il est vrai que je me suis mise en frais d'amabilité. Depuis avant-hier seulement, je lui ai raconté tout ce que je sais de Perrault, et même tout ce que je n'en sais pas. Quand ma mémoire devenait infidèle, et que mon prince ou ma princesse se trouvait dans une position critique dont je ne savais comment les tirer, j'inventais, et sur-le-champ, car j'avais devant moi deux beaux yeux avides dans lesquels je lisais tant d'impatience, que je ne prenais aucunement le loisir d'arranger mes phrases.

Aussi ai-je eu un succès fou auprès d'Édith, et ai-je dû ce matin m'esquiver pour regagner ma chambre ; mais elle a couru après moi, s'est bravement suspendue à ma robe et m'a suivie.

En chemin, nous avons heureusement rencontré Camille, qui regardait la pluie tomber sur ses deux mains tendues en dehors. De chacun de ses doigts, transformés en gouttières, s'échappaient des perles.

« Que c'est joli ! s'est écriée Édith en courant à elle.

— Tu trouves ? dit Camille. Va, je sais quelque chose de plus agréable encore. Penche-toi comme si tu voulais regarder la porte de la salle à manger ; penche-toi donc, et n'aie pas peur. Là, sens-tu maintenant ? »

C'était facile à sentir. La tête d'Édith s'était avancée au niveau du toit, et elle avait reçu une véritable douche d'eau froide. Je la vis tourner vers l'espiègle sa petite figure ruisselante et irritée. Camille, prévoyant ce qui allait arriver, avait tenu prêt son mouchoir de poche, et elle se mit à essuyer, de l'air du monde le plus empressé, les cheveux et le visage de l'innocente ; puis j'entendis un bruit de baisers, la paix se faisait, le jeu allait continuer sans doute, et je me trouvai, à ma plus grande satisfaction, sans débat ni discussion, débarrassée d'Édith.

Ceci te prouve à quel point j'étais pressée de t'écrire.

Nous sommes arrivés avant-hier à la nuit. Jamais voyage ne m'a plus ennuyée. Notre excellent ami, M. Gonthier, qui devait me ramener chez mon père, est l'être le plus fatigant que je connaisse : toujours content de lui-même, et des autres aussi, il faut le dire. Éveillé, il causait, tout en se réconfortant avec ses provisions de route ; il disait, pour me faire rire, mille choses plaisantes selon lui, et auxquelles je ne pouvais accorder, malgré ma bonne volonté, que ce sourire nerveux et faux qui se produit lorsqu'on est déconcerté ou lorsqu'on veut être poli à tout prix. Endormi, il faisait mille petits bruits des plus incommodes : tantôt c'était un ronflement sonore qu'il exécutait avec solennité ; tantôt un léger grincement de dents encore plus insupportable. Avec cela, sa tête, après s'être balancée de haut en bas, recommençait, de gauche à droite, à me donner des craintes sé-

rieuses pour sa perruque, et finalement tombait sur mon épaule et y restait, car je n'aurais pas voulu faire un mouvement pour le déranger, le brave homme.

« Ne vous gênez pas, lui disais-je, comme s'il eût pu m'entendre, mettez-vous bien à l'aise, c'est cela ; maintenant faites-moi de la musique. »

Et il s'y mettait comme pour me punir de mes amères plaisanteries. Que de fois, en considérant sa grande bouche ouverte, n'ai-je pas été tentée d'y plonger le bout de mon ombrelle, la poignée de sa canne, quelque chose enfin ! C'était une mauvaise tentation que j'ai surmontée. Pourquoi troubler ainsi le sommeil du juste, parce qu'il lui plaît d'ouvrir la bouche en dormant ?

Ainsi portant sur mon épaule la tête de M. Gonthier, je suis arrivée à Ploërnac. Les secousses produites par le roulement de la voiture sur le pavé ont réveillé mon compagnon. Je puis l'avouer, j'ai sauté sur la banquette plus qu'il n'était nécessaire, mais aussi quel moment pour me tenir clouée au fond d'un coupé ! Là, devant moi, apparaissaient les premières maisons de ma bonne ville natale. Elles étaient bien laides et bien noires ; de loin en loin, une lanterne attachée au-dessus de l'enseigne d'un café, ou un réverbère suspendu entre ciel et terre, éclairait confusément une partie de maison ou un coin de rue ; mais la lueur mélancolique de ces pâles étoiles ne servait qu'à rendre les ténèbres qui les environnaient plus épaisses.

Quand M. Gonthier m'avait dit, entre deux bouchées, que la voiture qui nous emportait allait franchir la limite du département d'Ille-et-Vilaine ; quand il avait ajouté, entre deux quintes : « Nous voilà dans les Côtes-du-Nord ! » j'avais éprouvé un vif sentiment de plaisir. Je regardais les arbres et jusqu'aux cailloux du chemin avec une joie d'enfant. Je m'étais même lancée dans un enthousiaste panégyrique des beautés pittoresques du pays que nous traversions, comme si mon interlocuteur avait été un peintre ou un poète.

Il m'avait interrompue en tirant de son sac de nuit un petit paquet, qu'il m'avait offert en disant :

« Ces moufflets sont exquis, je les ai achetés pour vous.

— Barbare ! avais-je pensé en voyant le paquet ; excellent cœur ! » avais-je bien vite ajouté en le lui prenant des mains et en en faisant passer le contenu dans mon estomac, qui me tirailait légèrement.

Les adieux, le voyage, l'envie d'arriver, tout cela m'avait agitée et m'avait ôté l'appétit. Les aliments ordinaires me restaient dans la gorge ; aussi me régalai-je des emplettes de notre vieil ami, reconnaissant qu'il m'avait rendu service, et laissant là, pour le moment, les jouissances immatérielles des yeux.

A l'entrée de Ploërnac, je ressentis plus qu'un sentiment de plaisir : c'était une émotion si vive et si profonde, qu'elle touchait à l'attendrissement. Dans ce moment, je compris le chagrin inconsolable de l'exilé et la puissance de cet amour du pays natal dont les racines plongent au plus profond de notre cœur. Tout à coup je me sentis doucement tirée par mon manteau.

« Mademoiselle Mathilde, s'écriait M. Gonthier, éveillez-vous, éveillez-vous ! Nous sommes arrivés. »

Comme il disait cela, la voiture tourna brusquement, nous passâmes sous une voûte ; nous étions dans la cour de l'hôtel.

Je cherchai en vain à percer l'obscurité qui m'environnait. Mon cœur battait avec force, et des pleurs involontaires roulaient sous mes paupières. Dans cette foule affairée, parmi ces postillons, ces voyageurs, ces curieux, se trouvaient sans doute ceux qui m'attendaient.

« Voici votre père, s'écria M. Gonthier, qui avait allongé la tête par une des portières ; je le reconnais parfaitement ; il se dirige de l'autre côté de la voiture. »

Je m'agite, j'appelle le conducteur ; il accourt ; la portière s'ouvre, je descends, on plutôt je saute à terre, et je me jette, sur la foi du témoignage de M. Gonthier, dans les bras d'un monsieur debout près de la voiture. Mais il me repousse doucement. Stupéfait, je lève les yeux sur son visage, sur lequel passait la lueur confuse d'une lanterne portée par un valet d'écurie ; il m'était étranger. Ma confusion fut extrême, et je balbutiais je ne sais trop quoi, quand j'entendis une voix chère et bien connue

qui prononçait mon nom. Cette fois, c'était bien mon père qui accourait au-devant de moi entouré et suivi de mes frères et de ma sœur.

Quels transports, quelle ivresse !

Se retrouver après deux années d'absence, entendre le son de ces voix qui depuis si longtemps n'ont pas vibré à notre oreille, recueillir ces phrases incomplètes, ces paroles coupées par l'émotion et qui tombent d'aplomb sur le cœur, qui palpitate à briser la poitrine !

Comment décrire de pareils moments ?

« Rentrez à l'hôtel, mes enfants, dit mon père ; je vais faire charger les bagages de Mathilde sur la voilure qui nous attend. »

J'entendis cet ordre sans trop le comprendre, mon attention était ailleurs. Une grande lanterne contenant double lumière sortait de la maison, et derrière s'avavançait une vieille dame qui trébuchait à chaque pas.

« Bonne maman ! m'écriai-je tout haut sans me soucier du lieu où je me trouvais. »

Et je m'élançai en avant pour la rejoindre.

Car c'était bien elle, et la rencontrer à cette heure, dans la cour de cet hôtel, était pour moi un événement. Elle, si peureuse, elle n'avait pas hésité à entreprendre un voyage nocturne ! Elle, si prudente, elle avait osé affronter le froid et l'humidité de la nuit ! Son affection pour moi lui avait fait, un jour, oublier sa vieillesse.

C'en était trop. Une sorte d'excitation nerveuse avait jusqu'à retenu les larmes amassées par l'émotion. La vue de bonne maman détermina une explosion, et ce fut en pleurant que je me jetai à son cou. Je ne suis pas bien sûre qu'elle n'ait pas un peu pleuré elle-même, car je la vis passer son mouchoir sur sa figure. Je ne l'affirmerais pas cependant, et ces larmes pouvaient bien être les miennes.

Dans le bureau des messageries il y avait de la lumière, et je pus enfin contempler ces chers visages auxquels une année avait apporté un certain changement. Seul, celui de bonne maman était resté le même ; quelques rides de plus peut-être.

Mes frères avaient grandi, et je voyais Guy tirailler un semblant de moustaches blondes qui ornait sa lèvre supérieure. Quant à Francis, il faisait usage du rasoir avant mon départ, et je ne m'étonnai pas de lui voir le bas de la figure couvert par une superbe barbe du plus beau noir, qui le vieillissait singulièrement. Blanche la blonde, que j'avais laissée un peu jaune pour son nom, le portait désormais sans contraste. Bonne maman m'écrivait bien que sa prédiction s'accomplissait, et que la chenille s'était faite papillon : la métamorphose était complète.

Ces remarques, faites à la hâte et superficiellement, furent interrompues par l'arrivée de mon père.

« Allons, mes enfants, dit-il gaiement, en voiture !

— Jérôme, demanda bonne maman à notre vieux domestique, où est le paquet ? »

Jérôme alla prendre une sorte de ballot dans un coin, et déplia lentement deux châles et un manteau.

« C'est pour toi, ma fille, dit bonne maman, veux-tu te tourner ?

— Mais, bonne maman, je n'ai pas froid.

— Non, ici, dans ce bureau, mais dehors, mais en voiture. Blanche disait aussi qu'elle n'avait pas froid en quittant la Bruyère, et cependant elle ne s'est pas mal trouvée d'avoir suivi mes conseils. »

Je regardai ma sœur, qui était en effet affublée d'une manière passablement grotesque. Je voyais même poindre sous son chapeau la dentelle d'un bonnet que je m'étonnai de pas voir faisant auréole sur ses beaux cheveux blonds. Mais, par un petit calcul de coquetterie fort naturel, elle avait repoussé la disgracieuse garniture.

« Bah ! résigne-toi, dit Guy en s'emparant d'un châle qu'il m'appliqua, bon gré, mal gré, sur les épaules.

— Et de deux ! ajouta Francis en prenant l'autre.

— Oh ! par exemple, en voilà bien assez ! m'écriai-je.

— Non, dit bonne maman, mets tout, c'est plus prudent. »

Ce conseil fut un signal. Francis, Blanche et Guy fondirent sur moi armés du manteau, dans les vastes plis duquel nous

nous fussions tous roulés sans peine. Je me laissai faire, à la grande satisfaction de bonne maman, qui regrettait seulement qu'un vieux boa, frère de celui qui pendait à son cou, eût été oublié.

Nous sortîmes enfin de l'hôtel, et nous montâmes dans une voiture couverte, au fond de laquelle bonne maman se blottit.

On n'attendait plus que mon père.

« Arrive-t-il ? demandions-nous à Guy, assis sur le siège auprès de Jérôme.

— Le voici, répondit-il, mais il n'est pas seul. »

J'entendis alors distinctement la voix enrouée de M. Gonthier. Il parlait haut et vite.

« Il n'y a pas de quoi me remercier, mon cher, disait-il, c'est moi qui suis l'obligé. Elle est charmante, votre fille, charmante : je ne pouvais rencontrer une compagne de voyage plus aimable. Elle a, du reste, parfaitement fait la route ; à son âge, le sommeil et l'appétit ne font pas défaut, aussi a-t-elle bien mangé et bien dormi.

—Ceci est un peu fort, dis-je à mon petit public, je n'ai fait ni l'un ni l'autre.

—Brrrrrr ! reprit M. Gonthier, qui faisait en ce moment, sans doute, monter ses grosses épaules jusqu'à ses oreilles ; le temps est diablement froid ce soir ! Quoi ! ces dames sont déjà en voiture ; dans ce cas je ne vous retiens plus. Adieu, mon cher ! bonsoir, mesdames, et bon voyage ! »

Le salut qu'il adressa à la capote de notre char à bancs lui fut rendu par Guy, qui, voyant mon père installé sur le second banc, s'empara des rênes et fit claquer son fouet. Il y eut un fort cahot qui me jeta sur bonne maman, qui ne bougea pas plus qu'un terme, bien que son chapeau s'aplatît au choc ; nous étions partis.

Pendant la première partie du voyage, la conversation ne languit pas. J'avais tant de choses à dire, tant de choses à demander surtout ! Pour une question je recevais trois ou quatre réponses, tant chacun mettait d'empressement à satisfaire ma curiosité.

Bientôt cependant l'obscurité, le froid, le silence solennel de la nuit, produisirent leur effet ordinaire. Nous nous tûmes les uns après les autres, et bonne maman s'assoupit.

Les aboiements d'un chien, le claquement du fouet, le cri d'un oiseau de nuit, la réveillaient à intervalles ; elle se redressait brusquement, demandait où nous étions, puis elle nous adressait une série d'avertissements tels que ceux-ci :

« Mathilde, serre bien ton châle autour de toi. — Charles, nouez votre foulard. — Blanche a-t-elle son voile baissé ? — Guy ferait beaucoup mieux de laisser Jérôme conduire ; demain il sera certainement enrhumé ! »

Nous répondions de notre mieux à l'expression de sa sollicitude, nous la rassurions, et elle s'assoupiissait de nouveau.

Enfin une faible lueur parut à travers les arbres. Guy adressa une allocution au cheval, dont l'ardeur redoublait à mesure qu'il se rapprochait de son écurie, et, quelques minutes après, la voiture s'arrêta. Guy sauta à terre, et, pendant que Jérôme ouvrait la grille, nous descendîmes.

« Les enfants nous ont attendus, dit bonne maman ; je leur avais cependant bien recommandé de...

— Est-ce vous ? » crièrent en ce moment deux voix.

La fenêtre éclairée s'était ouverte, deux ombres y apparaissaient.

« Hourra ! » cria Guy.

Une exclamation de joie retentit, la fenêtre se referma, la lumière disparut, et, comme j'arrivais en courant à la porte de la maison, elle s'ouvrit, et je vis étendus devant moi les bras de Camille et de Béatrix.

« Et Édith ? leur dis-je après les avoir dix fois embrassées, où donc est-elle, ma petite Didith ?

— Dans son lit, dit Béatrix. Elle a longtemps refusé de se coucher, et nous avait chargées de bouger son petit lit de temps en temps, et même de la pincer au besoin pour la tenir éveillée.

— Et elle dort ?

— Comme une marmotte ; mais nous avons solennellement promis de la réveiller.

—Je vous le défends ! s'écria bonne maman. Le premier sommeil ne peut jamais être interrompu, c'est malsain. »

Nous montâmes l'escalier et nous ouvrîmes doucement la porte de la chambre où dormait notre Benjamine. Un petit feu brûlait encore dans la cheminée, et Nanon, notre vieille domestique, ronflait auprès, son tricot entre les mains.

La chaude et calme atmosphère de cet appartement me dilata le cœur. Je cherchai des yeux le lit d'Édith, placé non loin de celui de bonne maman. Camille avait pris la lampe et en dirigeait la lueur de ce côté ; je m'approchai sur la pointe des pieds. Édith dormait, la tête renversée sur l'oreiller ; son bonnet pendait à son cou, et la masse de ses cheveux blonds lui couvrait à demi le visage, un de ses bras reposait sur la couverture. Je me penchai en retenant mon souffle, et je posai légèrement mes lèvres sur sa joue rosée, et puis je pris sa main, sa chère petite main blanche et moite, et je la baisai à plusieurs reprises.

Un geste de bonne maman vint me rappeler que je m'oubliais, et nous repassâmes dans le salon, où Nanon vint nous rejoindre pour nous demander ce qu'il fallait servir. Bonne maman, qui tombait de fatigue, se récria :

« Nanon voulait-elle nous rendre malades en nous faisant manger au milieu de la nuit ! »

Guy fit remarquer qu'il se mourait de faim ; bonne maman resta inflexible et nous quitta en discourant sur les fausses digestions. Nous étions réellement fatigués, et, l'heure étant très avancée, nous regagnâmes nos chambres malgré Guy, qui voulait nous entraîner au buffet.

Le lendemain, je n'étais pas bien éveillée qu'un bruit de petits pas se fit entendre près de ma porte, qui s'ouvrit doucement. Une tête curieuse s'allongea par l'entrebâillement.

« Nu-pieds, Didith ! s'écria Blanche ; si bonne maman te voyait ! »

La petite fille mit son doigt sur ses lèvres.

« Tais-toi donc, dit-elle, bonne maman dort, elle ne saura pas ; je voulais voir ma grande sœur ; c'est elle qui est là ?

— Oui.

— Comme elle est grande ! Bon ! elle a son bras sur sa figure ; je trouve qu'elle ressemble à la grand'mère du petit Chaperon rouge, avec son vilain bonnet

— Ah ! oui, m'écriai-je en me redressant, viens donc ici, que je te mange !

Je lui tendais les bras. Édith sauta sur mon lit, m'embrassa, et, se blottissant sous mes draps, elle se mit à me regarder sans rien dire.

« Me reconnais-tu, Didith ? lui demandais-je en passant ma main dans ses cheveux.

— Non, répondit-elle ; je me rappelais seulement que tu avais un grand nez bossu comme celui de bonne maman. »

Et comme si elle se doutait qu'elle me disait une impertinence, elle disparut sous la couverture.

J'entendis mes sœurs qui riaient...

Mon nom répété sur tous les tons me fait lever la tête. Qu'est-ce qu'il y a donc ? Ah ! le temps est redevenu superbe. J'ai regardé par ma fenêtre. Ils sont tous réunis dans la cour et m'attendent ; Guy élève en l'air mon chapeau de jardin, qu'il a planté sur une gaule, et me montre le soleil du geste.

« Me voilà, me voilà ! » dis-je de la tête et des yeux.

Je te quitte donc, ma chère Armelle ; n'ai-je pas la Bruyère à visiter en gros et en détail ? Seulement figure-toi que cette lettre est un feuilleton au bas duquel tu veux lire, entre deux parenthèses : — La suite à demain.

MATHILDE

DEUXIÈME LETTRE

Même mois.

Ai-je vraiment été deux ans absente ? Je suis parfois tentée d'en douter, tant j'ai vite repris mes anciennes habitudes à la Bruyère.

J'avais cédé avec regret au désir de mon père, qui n'osait refuser à sa belle-sœur de me laisser aller vivre près d'elle. « Je lui ferai connaître le monde », écrivait-elle. Merci, je l'ai suffisamment connu et point du tout aimé. J'y ai rencontré l'ennui, côtoyé l'égoïsme mondain aux mains blanches et satinées, au visage riant ; et je reviens avec bonheur à cette vie de famille dont je n'ai bien compris les ineffables jouissances qu'après en avoir été privée. Dans la vie que t'impose la position de tes parents, et que je viens de mener chez ma tante, tu ne peux les sentir qu'imparfaitement. Pour moi, j'ai dit adieu à l'étiquette, adieu à cet isolement du cœur auquel le plaisir et la dissipation ne peuvent servir de compensation, et dont on souffre parmi ces cercles brillants, composés d'indifférents. Ce n'est pas que, semblable au rat de La Fontaine, je me retire du monde ; notre ville a ses sociétés, auxquelles nous nous mêlons quand l'occasion se présente. Ce n'est pas non plus que ma vie ici soit exempte de contrariétés, de désagréments, de tracasseries. Oh ! non, la vie de famille a ses jours nébuleux, ses orages même. Mais cela passe vite, et il reste toujours dans notre ciel un petit coin bleu.

Franchement, il faut que cela soit ainsi, car, si une famille unie, dont tous les membres s'aiment, est sur terre quelque chose comme un petit paradis terrestre ; un intérieur troublé, où l'harmonie ne s'établit pas jusqu'à un certain point entre les caractères, quelque différents qu'ils soient, doit être un enfer.

Dieu merci, nous supportons mutuellement nos défauts avec assez de patience, et chacun fait tout doucement ses efforts pour s'en corriger, aussi la paix, cette douce paix que Dieu a promise aux hommes de bonne volonté, règne-t-elle le plus souvent parmi nous.

Je me suis, du reste, engagée à te peindre fidèlement cette existence qui te paraît si monotone. Elle l'est ; mais, quand on l'accepte avec ses mille compensations, ses joies méconnues et mal appréciées, on la préfère à cette vie fiévreuse ou ennuyée pour laquelle tant de pauvres cœurs soupirent, parce qu'ils méprisent le trésor des petits bonheurs.

Enfin, on me laisse me reposer, comme à regret, il est vrai. C'est à qui cherchera au fond de sa mémoire un endroit de la Bruyère non visité.

« Décidément nous avons mené Mathilde partout », a dit Guy en se mettant à cheval sur sa chaise.

Mon père, qui lisait, l'a regardé, m'a regardée, et hoché la tête en souriant.

« Ah ! je sais bien ce que nous avons oublié, cher père, s'est écriée Camille, ton jardin ! »

C'était vrai ; nous n'y avons pas mis les pieds. Or mon père a un faible pour son jardin, il le soigne avec amour, le jardinage est un de ses délassements les plus aimés.

« Encore cette promenade, pensai-je, et mes pauvres jambes se reposeront. »

J'ai, en conséquence, proposé une visite immédiate, et elle a été acceptée par tout le monde, bonne maman exceptée.

Il n'y a que quelques pas à faire pour se rendre de la maison au jardin. Mon père ouvrait la marche et me faisait remarquer avec complaisance, ici un carré de légumes, là une quenouille dont les branches fléchissaient sous le poids de leurs vertes pendeloques ; de ce côté, un pommier nain chargé de pommes énormes ; de cet autre, un espalier aux mille bras sur lesquels apparaissaient ou des pêches veloutées, ou ces fruits d'or qu'on nomme abricots.

Le jardin se trouvait réellement dans un état prospère et promettait une superbe récolte de fruits ; mais ce que j'admirai le plus, sans trop oser l'avouer, fut ceci. Tu connais les asperges montées, c'est-à-dire les panaches à la tige élégante et droite, au feuillage menu, aux graines rondes et luisantes. Eh bien, autour de chacune de ces fines tiges s'enroulait un pied de liseron. Il

montait, mêlant ses feuilles en fer de lance et ses fleurs charmantes, véritables coupes d'albâtre, au feuillage ondoyant des asperges. L'effet de ce mélange était ravissant. J'arrachai une petite branche, je l'arrondis sur le front de Blanche, et Guy déclara que la nature était une modiste distinguée, et que jamais doigts humains n'avaient fabriqué plus gracieuse coiffure.

Pendant ce temps, mon père se plaignit amèrement en me montrant son oseraie, aussi envahie par les liserons. Chaque pied d'osier disparaissait si bien sous les étreintes de la plante grimpante, qu'on aurait pu croire qu'il avait été mis là pour la soutenir, et pour empêcher la fleur délicate et blanche qui tremblait à son sommet de se souiller en rampant.

Nous étions entrés huit au jardin, nous sommes sortis au nombre de trois. Blanche, Camille et Béatrix sont restées pour cueillir des liserons qui se faneront au pied de notre statue de la Vierge. Guy et Didith, se tenant par la main, ont commencé une promenade sentimentale dans une des allées, — où il y a beaucoup d'ombre, disent-ils. — Et des poires mûres, a ajouté Francis. Je me suis trouvée à peu près seule, grâce à cette cueillette de fleurs et de fruits, et je me suis empressée de venir grifonner une page que je t'envoie avec mille tendresses.

TROISIEME LETTRE

Même mois.

J'ai été très matinale aujourd'hui, ma chère Armelle. Bonne maman s'est plainte hier de ce que son café n'était jamais bon le samedi. C'est le jour où se font à Ploërnac les provisions de la semaine. J'ai voulu veiller moi-même sur ce détail de ménage. L'aide-cuisinière, une jeune paysanne à l'air lourd et inintelligent, n'avait suivi, selon son habitude, aucun des ordres de son chef Nanon. Le feu n'était pas allumé. J'ai donné mes instructions, puis je suis remontée dans l'appartement où se trouve la bibliothèque ; car retourner dans ma chambre, c'eût été réveiller mes chères sœurs, qui sont un peu paresseuses. L'unique fenêtre de la bibliothèque donne sur un verger que Guy appelle « le parc ». Je l'ai ouverte.

Le soleil était levé, le parc était inondé de clarté.

Accoudée sur la barre d'appui, j'ai laissé aller mes pensées. Et tout en pensant à Dieu, qui avait fait les ravissantes choses que j'admirais, à ceux qui dormaient sous ce vieux toit bien-aimé, à toi enfin, mon amie absente, j'ai écouté le concert que me donnaient les oiseaux.

Je ne pouvais être mieux placée pour cela. Le parc est entouré d'un fossé où croissent à profusion l'aubépine, les châtaigniers et les saules ; il renferme ce qu'on appelle le labyrinthe, c'est-à-dire des charmilles le long desquelles s'élèvent des bois de toute essence. Un marronnier gigantesque étend ses feuilles disposées en éventail jusqu'à ma fenêtre, et je pourrais saisir avec la main les branches inclinées du faux ébénier qui croît au dessous.

De tout cela, du fossé, du labyrinthe et des pommiers chargés de fruits vivement colorés, partent des accents variés, ravissants pour l'oreille.

Les chanteurs apparaissent souvent, et d'un coup d'aile ils traversent l'espace qui les sépare de l'arbre où ils s'établissent pour quelques minutes seulement. Les petites bergeronnettes

marchent d'un air pressé dans les allées, et, en ce moment, un rouge-gorge se campe fièrement sur la branche du marronnier. Il roule ses beaux yeux brillants et ne fait nulle attention à moi, qui pourrais cependant le prendre en étendant le bras.

Une porte qu'on ouvrait avec bruit a alarmé mon gracieux voisin ; il a fait mouvoir sa petite queue et il est parti sans imprimer la plus légère secousse à la branche, que son poids n'avait pas même fait fléchir.

C'était la porte de la cour qui s'était ouverte, et j'ai aperçu Guy en corps de chemise, les cheveux au vent.

« A bas ! criait-il à son chien, qui, après s'être roulé dans l'herbe humide, accourait vers lui en bondissant ; à bas ! »

Mais l'élan était donné : Bravo s'était élancé sur son maître, qui, peu ferme sur ses jambes, tomba sur le gazon.

Je ne pus retenir un éclat de rire.

Guy se releva, et, tout en essayant avec la manche de sa chemise sa figure souillée :

« Est-il brutal, ce chien ! a-t-il dit en souriant ; mais, dis-moi, ma poétique sœur, à quoi rêves-tu de si bonne heure ?

— Et toi-même, comment se fait-il que le soleil levant te trouve debout ?

— C'est Bravo qui en est cause. Il a besoin d'un bain et Didith jette les hauts cris quand je parle de le lancer dans l'étang. Mais, c'est un secret que je te confie, ce matin, je compte lui faire prendre un exercice de natation. J'espère que son poil aura séché quand Didith se lèvera, et, comme il ne pourra lui conter sa matinée, elle n'en saura rien. Ne me trahis pas. Ici, Bravo ! »

Ils sont partis en courant.

Ce petit incident a interrompu le cours de mes méditations, et m'a fait souvenir que je ne t'ai pas encore fait le portrait de ceux dont le nom paraîtra sans cesse dans mes lettres.

Aussi je viens réparer cette omission.

Est-il besoin de parler de la Bruyère ?

Figure-toi une maison basse, flanquée d'une espèce de pavillon qui penche tout doucement en arrière. Les personnes laides aiment, dit-on, particulièrement les voiles. La Bruyère a le sien.

C'est une grande cour plantée d'acacias et de tilleuls. Aussi le passant qui s'arrête au bas de l'avenue demande le nom de ce château qui apparaît à travers les arbres. C'est faire trop d'honneur à notre vieille maison ; mais, telle qu'elle est, avec ses fenêtres à petits carreaux irrégulièrement percées dans sa façade mal blanchie, avec ses cellules étroites et ses plafonds ornés en long de grosses poutres, en large de poutrelles ; peu gracieuse, peu commode enfin, nous l'aimons.

Bonne maman y est née, et elle lui appartient avec les fermes qui la touchent, c'est son domaine.

Maintenant passons aux habitants.

Salue, car je te présente tout d'abord la mère de la seconde femme de mon père, Mme de Rocheblanche, bonne maman enfin. Aucun lien de parenté ne nous unit ; mais je l'ai toujours appelée ainsi. Je n'avais que deux ans quand j'ai eu le malheur de perdre ma mère, et Mme de Rocheblanche n'a jamais mis de différence entre moi et les enfants de sa fille ; elle a toujours été pour moi *bonne maman*.

Mme de Rocheblanche a soixante-huit ans ; elle est grande, maigre, légèrement voûtée ; son visage, que la petite vérole a défiguré, est essentiellement bienveillant. Sa coiffure est fort compliquée. Il y a d'abord un petit bonnet bordé d'une dentelle qui retient les boucles blondes, qui n'ont aucun rapport avec ses cheveux jadis noirs, aujourd'hui blancs, puis un second bonnet de soie noire plus vaste ; enfin un troisième bonnet de mousseline épaisse, tuyauté par-devant, qui s'avance un peu sur le front. Un fichu de forme antique retombe sur le châle de maison, croisé sur la poitrine ; un tablier noir à poches et une robe d'étoffe épaisse complètent sa toilette. Bonne maman porte des lunettes, mais on dirait que c'est par coquetterie, car elles sont ou rehaussées entre les sourcils, ou arrêtées au bas du nez, où la nature a fait surgir une petite éminence qui semble destinée à cet usage. Je ne connais vraiment pas un nez plus accidenté que celui de bonne maman ; elle pourrait y placer, à distances inégales, trois paires de lunettes. Quand elle marche, elle a les mains invariablement enfoncées dans les poches de son tablier ; assise,

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
PREMIÈRE PARTIE	11
PREMIÈRE LETTRE MATHILDE DUCHATENEL A ARMELLE DE GRANDVILLIER	17
DEUXIÈME LETTRE.....	27
TROISIEME LETTRE	30
QUATRIEME LETTRE.....	36
CINQUIÈME LETTRE	41
SIXIÈME LETTRE.....	55
SEPTIÈME LETTRE	62
HUITIÈME LETTRE	69
NEUVIÈME LETTRE.....	81
DIXIÈME LETTRE	84
ONZIÈME LETTRE	86
SECONDE PARTIE.....	89
CHAPITRE I LE CLERC DE NOTAIRE	91
CHAPITRE II LA MAISON, LES VOISINS.....	98
CHAPITRE III UNE SECOUSSE	104
CHAPITRE IV LE SALON. - LA CHAMBRE	110
CHAPITRE V DES LARMES.....	114
CHAPITRE VI LE DOCTEUR ET MATHILDE VOYAGENT	120
CHAPITRE VII ÉLISE.....	126
CHAPITRE VIII UNE LIAISON IMPRUDENTE	134
CHAPITRE IX TOUT CE QUI BRILLE N'EST PAS OR.....	140
CHAPITRE X ENTRE PÈRE ET FILS	146
CHAPITRE XI COMMENT UNE FAUTE SE RÉPARE	152
CHAPITRE XII OÙ L'ON REVOIT ÉLISE.....	159
CHAPITRE XIII TERRIBLE TANTE	165
CHAPITRE XIV LES TROUBLES DU QUARTIER	172
CHAPITRE XV UNE PREMIÈRE COMMUNION	181
CHAPITRE XVI PAUVRE MÈRE ! — L'INVITATION	187
CHAPITRE XVII ENTRE LES SŒURS. - UNE VISITE	192
CHAPITRE XVIII COMMENT CALCULENT LES JEUNES GENS.....	198
CHAPITRE XIX COMMENT RAISONNENT LES JEUNES FILLES	203
CHAPITRE XX GUY EST FIER DE SES SŒURS ET ENGAGE UN PARI	208

CHAPITRE XXI QUEL ÉTAIT LE MOYEN DU DOCTEUR.....	212
CHAPITRE XXII APRÈS LES SOIRÉES	216
CHAPITRE XXIII LA VOIX DU DEVOIR	220
CHAPITRE XXIV LE NID VIDE.....	225